

après 1937 et n'aborde pas l'antiaméricanisme qui sévit après les bombardements de villes bretonnes pendant la Seconde Guerre mondiale. Le débarquement de juin 1944 contribue aussi à l'oubli de celui de juin 1917. Le flux et le reflux de la mémoire collective traduisent l'ambivalence de ces deux années. La population bretonne accueille avec bienveillance et curiosité ces soldats porteurs d'espoir, mais juge leur comportement insupportable après l'Armistice. Restent alors les mémoires privées, voire intimes, en particulier celles des unions matrimoniales qui échappent encore à l'historien. Quel a été le devenir des 280 Brestoises, des 228 Nazairiennes ayant épousé un *Sammy* ?

Les dernières pages de ce livre révèlent sa double fonction ou son caractère hybride. Réalisé par un collectif d'historiens et d'archivistes, il se veut un livre d'histoire par la précision et la rigueur dans le commentaire des images, dans les textes introductifs des chapitres. Il est aussi un album de souvenirs pour les élèves de l'école américaine de Rennes, *School Year Abroad*, qui ont participé à ce travail collectif et pour leurs parents qui ont largement financé sa publication.

Didier GUYVARCH

Yann LAGADEC et Hervé LE GOFF, *War hent ar gêr : Sur la route de la maison – la Grande Guerre banale et exceptionnelle de Michel Lec'hvien*, Pabu, Éditions À l'ombre des mots, 2017, 275 p.

La Grande Guerre est un moment exceptionnel dans l'histoire culturelle. Les Français n'ont jamais autant écrit que pendant ces cinquante-deux mois : cette profusion de lettres, de carnets, procède de plusieurs motivations, dont la principale est la preuve de vie adressée aux proches, et peut-être avant tout à soi-même : j'écris donc je suis. Rappeler cette fonction existentielle de l'écriture est nécessaire pour le lecteur d'aujourd'hui, qui aborde des écrits de guerre souvent répétitifs, convenus, banals.

Pour le plus grand nombre des combattants, la fin de la guerre signifie l'arrêt d'une pratique épistolaire qui ne dépassait pas la sphère de l'intimité. Devenus anciens combattants, certains prolongent cette pratique d'écriture ; elle change alors de nature, car elle s'adresse à la sphère publique et répond à de nouvelles motivations.

Le texte de Michel Lec'hvien, étudié avec une précision quasi-chirurgicale par Yann Lagadec et Hervé Le Goff, fait partie de ces écrits cherchant à participer à la construction de la mémoire collective de la guerre. Son histoire éditoriale laisse peu de doute sur l'utilisation de ce récit pour promouvoir la langue bretonne, associée aux valeurs défendues par l'Église catholique. Publié en breton dans la revue *Breiz* du 11 mars au 2 juin 1928, il devient en 1929 un livret adapté à la lecture enfantine ; cette même année, il est traduit en français par un prêtre, neveu du narrateur. En 1931, 3 000 exemplaires du livret *War hent ar gêr* ont été vendus. Le contexte de

sa publication est un moment de revendications culturelles et identitaires bretonnes portées par le *Bleun-Brug*, le mouvement de l'abbé Perrot (exécuté en 1943, comme l'est le 11 août 1944 Pierre-Marie Lec'hvien, prêtre et frère de Michel). L'auteur de ce récit incarne la Bretagne traditionnelle catholique. Il naît en 1890 dans une famille nombreuse de paysans de Kermestr en Ploubazlanec. Hervé Le Goff écrit que « les deux piliers de sa personnalité sont sa foi et son identité bretonne » (p. 36). Ceux-ci apparaissent dans le choix d'écrire en langue bretonne et dans les nombreuses références à Dieu, « maître et chef de toute chose » (p. 88). Le récit de sa guerre, centré sur la captivité en Allemagne et son évasion, rejette toute emphase héroïque et cultive l'humilité jusqu'à la signature : *Eul Labourer* (Un laboureur). La modestie affichée, revendiquée, donne un texte succinct, bref (23 pages en breton, 30 pour la version française munie d'un appareil critique). Michel Lec'hvien condense en quelques pages, quatorze années plus tard, les vingt premiers mois de sa guerre. Fait prisonnier le 7 septembre 1914 lors de la reddition de Maubeuge, il est transféré en Westphalie, près de Paderborn, puis dans un camp près de Münster. En janvier 1916, il rencontre Jean-Marie Legall, de Plouénan, et un autre Breton, Gourvest, avec lesquels il prépare son évasion. Le 3 avril 1916, ils s'échappent de la ferme où ils étaient assignés au travail ; à travers champs et bois, ils gagnent la frontière hollandaise, atteinte cinq jours plus tard. *Via* Rotterdam, Folkestone, Dieppe, Michel rejoint Kermestr le 16 avril 1916²⁸.

C'est cette version initiale du récit qu'interroge Yann Lagadec. Il le compare, d'une part, à la version rédigée par Michel Lec'hvien en 1970, quatre ans avant sa mort, d'autre part, à d'autres témoignages de prisonniers de guerre évadés. Cette démarche comparatiste permet de mesurer les écarts de la mémoire à quarante ans de distance. Ils ne tiennent pas à l'effacement des souvenirs de l'ancien combattant, car la version de 1970 est plus précise que celle de 1928. En revanche, ils reflètent l'influence du contexte sur l'écriture : le pacifisme proclamé en 1970 n'était pas aussi affiché en 1928 ; cette version récente est rédigée en français. Les finalités du récit ont changé et se sont adaptées au mouvement de l'histoire et à une mutation des enjeux.

La comparaison avec d'autres récits de captivité et d'évasion met en évidence des structures narratives communes et des passages obligés. Le moment de la capture est marqué par une « dilatation du temps », tout comme celui de la fuite. La description de la vie du prisonnier emprunte un chemin bien balisé : le logement, la nourriture, le travail sont des thèmes récurrents. Dans le cas des prisonniers de guerre français en Allemagne, à la modélisation du récit s'ajoutent des notations répétitives sur les différences de traitement, selon que le prisonnier est en camp

28. Après le mois de permission réglementaire, il retrouve la vie militaire jusqu'en août 1919. Il ne semble pas rester de traces écrites de cette période.

ou en *Kommando* pour le travail dans les fermes. Le second cas est présenté par les auteurs, dont Michel Lec'hvien, comme beaucoup moins difficile. Malgré cette situation relativement protégée, le soldat de Kermestr prend le risque de l'évasion. Comme nombre d'autres évadés, il ne dit rien de ses motivations ; il est donc impossible de suivre la lecture d'Annette Becker et de Stéphane Audouin-Rouzeau faisant des prisonniers des victimes d'un « double exil [...] loin de leur patrie, loin de leur patrie en guerre », ce qui justifierait la décision de l'évasion.

Le récit *War hent ar gêr* est qualifié de « banal ». Il peut représenter les 16 000 soldats français prisonniers de guerre qui se sont évadés d'Allemagne entre 1914 et 1918. Il est un peu moins ordinaire, car écrit en breton. Il suscite la curiosité par ses variantes successives. Mais plus que les seuls récits d'un poilu breton, le lecteur trouvera dans ce livre un bon exemple de la réflexion et du travail de l'historien confronté aux variations de la mémoire, aux contraintes de la narration, à la question de la singularité ou de la banalité d'une expérience mise en mots.

Le livre de Yann Lagadec et Hervé Le Goff peut fournir méthode et garde-fou au moment où se multiplient les publications de témoignages sur la Grande Guerre, centenaire oblige.

Didier GUYVARC'H

Les Morbihannais à l'épreuve de la Grande Guerre. 1914-1920, Département du Morbihan/Université tous âges de Vannes et sa région, 2017, 234 p., ill. coul.

Après le catalogue d'exposition *Les Morbihannais dans la guerre 14-18*²⁹, et les actes de la journée d'études du 12 novembre 2014 organisée par la Société polymathique du Morbihan³⁰, le département du Morbihan et ses habitants dans la Première Guerre mondiale sont l'objet depuis le début des commémorations du Centenaire d'une troisième publication. Pour être précis, celle-ci consiste en une série de conférences données à Vannes entre janvier et juin 2015 – il y a déjà trois années – par l'Université tous âges de Vannes et sa région, qui se présentaient comme l'accompagnement de l'exposition proposée au même moment par les Archives départementales du Morbihan. Ce qui explique la coédition de cet ouvrage. Signalons d'emblée la très belle illustration retenue pour la couverture de l'ouvrage : une aquarelle peinte par le lieutenant de cavalerie Jacques de Geyer d'Orth du 2^e régiment de chasseurs à cheval de Pontivy.

29. Publié en 2014 sous la direction de Florent Lenègre, directeur des Archives départementales (252 p. ill. n. et b. et couleur) et recensé dans ces colonnes (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCIII, 2015, p. 451-452).

30. Publiés en 2015 sous le titre *Le Morbihan et les Morbihannais en 1914-1918* (150 p.), recensés dans ces colonnes (*Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. XCIV, 2016, p. 552-555).